

# **Lettre du contrôleur du service des Mesures Delpy Robert, au directeur des Postes du département d'Indre-et-Loire, à Tours**

Transmis par Yves Lecouturier  
Texte d'origine re-dactylographié

Pour le 18 septembre 1944.

Le contrôleur du service des Mesures, Delpy Robert,  
à Monsieur le Directeur des Postes du département d'Indre-et-Loire, à Tours.

Monsieur le Directeur,

À la suite des événements qui ont précédé la libération de la ville de Tours, vous avez bien voulu me demander de vous faire parvenir un rapport sur mon activité durant les derniers instants de l'Occupation.

J'ai l'honneur de vous transmettre un rapport journalier dans lequel je me suis efforcé de décrire de mémoire, mais le plus fidèlement possible, les faits intéressants, n'ayant conservé sur moi aucune note compromettante.

Désigné pour assurer un service permanent en cas de rupture des ponts ou de combats dans la ville, le 12 août je couche volontairement tous les soirs au central afin d'être présent si la situation change de façon inattendue et grave. Il en est ainsi jusqu'au 22 août, jour marqué par la destruction des ponts de la Loire.

## **Journée du 22 août 1944**

Toute liaison semble être interrompue au nord du fleuve. L'après-midi une visite au pont Wilson me permet de voir l'énorme casure. Les câbles se sont affaissés mais ne paraissent pas coupés. Je suis surpris mais je ne m'arrête pas à l'idée d'une continuité éventuelle possible avec Saint-Symphorien. Le soir, je reviens au central pour passer la nuit et pénètre au répartiteur pour prendre dif-

férents objets dans mon vestiaire. Une lampe des appels 19 s'allume. Il est 21 heures, je réponds. Mon étonnement est grand, l'agent des installations extérieures M. Massins me parle de Saint-Symphorien. Tout en l'écoutant, je pense à l'importance énorme qu'une telle liaison peut avoir, aussi au grand danger qu'il y a de l'exploiter. Deux Allemands sont dans la salle. Je prends ma responsabilité, je donne rendez-vous pour le lendemain.

## **Journée du 23 août 1944**

L'agent de nuit du service téléphonique me crie du répartiteur à la salle de l'automatique, en présence de deux Allemands éveillés : « *Delpy ? On te demande à Saint-Symphorien !* ».

Je lui fais part de son manque de discrétion. Il me promet de ne rien dire. Selon les ordres reçus de Saint-Symphorien, j'entre en liaison avec M. André, 14 rue des Minimes. Je me présente sous mon nom conventionnel d'Ursule.

M. André avisé de ma visite, se révèle être le général de Witkowski, directeur de la Défense Passive. Il me dit être déjà en rapport avec les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) de Saint-Symphorien et me demande de leur passer chaque jour les renseignements qu'il me donnera.

Il est convenu que je viendrai le voir le matin vers 9 heures (après réception des secteurs de Défense Passive et de ses reconnaissances spéciales), et l'après-midi vers 14 heures et 18 heures. Nous convenons de disposi-

tions à prendre pour qu'en cas d'urgence nous puissions nous voir rapidement. Il me donne la situation des Allemands à Tours et dans la région de Saint-Avertin, renseignements que je dois transmettre de mémoire. Le général me présente au commandant Harmegnies qui est au courant de la liaison et qui pourra me renseigner en son absence.

10 h 30 : je traverse la cour, les Allemands déchargent des bombes. À mon retour, sur cinq, ils en ont laissé deux. Saint-Symphorien est immédiatement avisé. L'évacuation du bureau est prévue pour 18 heures.

L'après-midi, aidé de M. Mauberger, contrôleur, nous nous employons à sauver les documents du service des essais et mesures. Des appareils : voltmètres, ampèremètres, galvanomètre, pont, appareil téléphonique portatif sont soigneusement emballés dans des caisses. Certains meubles sont descendus. En cas de destruction, nous retrouverons des outils indispensables. Il est à signaler que les Allemands ne font aucune opposition. Le sergent Nagel est présent et nous regarde tristement. S'ils avaient détruit ces documents, nous aurions dû entreprendre, liaison par liaison, un travail très difficile et considérable.

Le sous-officier Nagel, nous ayant laissé voir son indignation au sujet des destructions dans la ville, pensant au rôle qu'il pourrait jouer pour la protection de l'hôtel des Postes, en raison de l'estime et de la confiance totale que lui accordaient ses chefs et, supposant que ce qu'il demandait ne devait pas lui être refusé, je n'ai pas hésité à lui promettre de signaler sa conduite favorable à notre égard, s'il était fait prisonnier à Tours.

Cet Allemand dirigeait la troupe technique. Il nous commandait depuis plus de deux ans et avait la surveillance de toutes les liaisons. Entre lui et moi, les rapports habituels étaient réciproquement froids ; il savait comprendre mes sentiments patriotiques, il avait toujours évité tout incident et ne s'était jamais montré comme le vainqueur en présence du vaincu, comme se plaisaient à le faire sentir ses prédécesseurs Ahie et Boite.

Avant 18 heures, je reprends contact avec Saint-Symphorien. Avec désespoir, je constate que la ligne de l'abonné 5517, par laquelle nous correspondons, est en forte perte. Il a

beaucoup plu et le défaut augmente d'heure en heure. Je ne couche plus au central.

## **Journée du 24 août**

8 heures : la ligne est franchement bouclée. Je fais part de la mauvaise nouvelle au Général, il me tend un message qui émane de Saint-Symphorien. J'en suis surpris et ne comprends pas la signification des mots.

14 heures : après réflexion, je m'adresse au conducteur des travaux du montage M. Cognée. Après avoir longuement étudié le message et grâce à lui, je comprends qu'il existe une deuxième ligne clandestine.

15 h 30 : nous n'avons plus nos documents. Le chef d'équipe M. Boireau me donne la position du circuit. Aidé de Mauberger et pendant un moment d'inattention des Allemands, je rentre de nouveau en rapport avec Saint-Symphorien école Paul Bert. La situation devient dangereuse. Nous cherchons une autre position. Mauberger, le contrôleur IEM (Installations ElectroMécaniques) et Jamet repèrent le circuit de Tours – Saint-Symphorien 1<sup>er</sup> sur la position 2-2-27. Je sonne, la téléphoniste répond aussitôt. Je lui demande de garder le secret absolu sur l'existence de cette liaison et de rester à son poste. Après avoir renvoyé le circuit directement à travers le panneau de l'autorural, je peux désormais correspondre de l'inter à Saint-Symphorien. Le danger est écarté.

MM. Mauberger, contrôleur, Allégret, contrôleur IEM (, Molisson et Vanhufel, aides IEM, surveillent alors soit la position 2-2-27 au répartiteur d'entrée, soit les portes. Ainsi, je peux transmettre plus facilement les nouvelles. Pour communiquer, j'indique des heures paires à mes correspondants. Il est interdit de m'appeler, j'appellerai toujours aux heures convenues.

Entre temps, le circuit est volontairement isolé à Saint-Symphorien ce qui me permet de faire, un peu avant l'heure, un essai rapide d'isolement et de m'assurer qu'aucune dérivation n'est branchée sur la ligne. Les communications sont courtes, malgré cela, je suis souvent dérangé par le passage de personnes étrangères ou d'Allemands. Je ne correspond plus que trois fois par jour aussitôt après mes visites au Général. À certaines heures, je trouve le Commandant. Je repars

toujours avec des renseignements. Ainsi jusqu'au 26 août.

À l'occasion d'une de mes visites au Général de Witkowski, je lui demande s'il ne serait pas plus correct que mes chefs soient avisés de l'existence de cette liaison. Le Général me répond : « *J'ai vu M. Barpa et lui en ai fait part. Continuez ainsi !* ».

Aussi, Monsieur le Directeur, m'excusant de ne pas vous avoir demandé moi-même l'autorisation, je vous fais part de ma vive reconnaissance pour l'encouragement tacite que vous m'avez apporté depuis ce moment. Vous m'avez appris que les Allemands avaient eu connaissance du fonctionnement d'une liaison clandestine. Vous avez dû leur répondre avec fermeté et éloigner de leur esprit tout soupçon.

Ma tâche, grâce à vous, a été plus facile et moins dangereuse et j'ai compris que vous me laissiez prendre toutes les initiatives malgré le grave danger qu'il y avait pour vous et tout le personnel, si nous étions découverts.

[dans le texte original la journée du 25 août ne figure pas].

### **Journée du 26 août**

Je suis très inquiet sur l'existence des lignes supplémentaires de la mairie vers Paul Bert, Île Aucard, Tonnelet. J'avais demandé l'isolement de ces lignes aux coupe-circuits. Cependant, malgré l'interdiction formelle, les abonnés ont remis les fusibles et échangent des communications avec Tours. Je lance un appel à M. Groussaud, contrôleur, pour que d'urgence toutes les têtes de ligne soient isolées. Seul, le circuit de Saint-Symphorien 1<sup>er</sup> doit rester en service. Pendant ce temps, M. Manteau, contrôleur IEM, se rend à la mairie et isole toutes les lignes supplémentaires en direction du Nord. Plus tard, un message m'apprend que tout a été exécuté selon mon désir à Saint-Symphorien.

M. Larroutis, contrôleur, est mon correspondant ; il me dit toujours de bonnes paroles qui m'encouragent, il est discret, a une excellente oreille et prend ce que je lui transmets sans me poser d'autres questions. Souvent, un autre téléphoniste me répond, il a une voix grave, il fait tout son possible pour faciliter ma tâche, il prend rapidement les messages. Com-

me nous ne prononcions que des noms de convention, j'ai appris avec surprise et plaisir que cet opérateur était M. Rivière, facteur à la distribution télégraphique.

Les jours passent sans que mes occupations ne s'arrêtent un seul instant, tout le monde observe le silence le plus complet.

Les Allemands ont placé des charges d'explosif à trois endroits, ils les ont préparées dans la cour près de l'escalier B. Ce sont de petites boîtes rectangulaires d'environ 0,30 m dans leur plus grande dimension. Sur ma demande, j'ai visité le central téléphonique souterrain escalier B, et j'ai vu que les Allemands emploieraient pour le détruire, une grenade à manche entourée de cinq autres, dont le manche était dévissé. Le tout était bien ficelé.

La deuxième charge a été déposée dans une petite pièce à un endroit où passent tous les câbles qui empruntent la montée conduisant au répartiteur d'entrée. On s'y rend par l'escalier C. Dans cette pièce, les Allemands avaient fait construire un répartiteur. Toutes leurs lignes passaient là en coupure. Il y avait une tête verticale avec ses organes de protection et réglettes horizontales avec des couteaux. Les deux points de coupure étaient réunis par une jarretière. Ce répartiteur, plus petit, mais qui était la reproduction de celui de la salle des fils, avait pour but de reprendre immédiatement, sans interruption, au moyen des positions, toutes les liaisons de l'armée allemande, en cas de bombardement ou de sabotage possible du répartiteur d'entrée. Autrement dit, c'était un répartiteur intermédiaire. Je n'ai pas pu voir combien de caisses y étaient déposées. Il était difficile de suivre l'équipe allemande dans ces préparatifs.

La troisième charge est mise entre le Palais de Justice et l'Hôtel des Postes, près de la boîte aux lettres, dans la chambre de départ où passent directement tous les câbles. Je donne tous ces détails à Saint-Symphorien. De plus, les deux bombes qui séjournèrent dans la cour ont été enlevées.

[dans le texte original la journée du 27 août ne figure pas].

### **Journée du 28 août**

Dans l'après-midi, je convoque M<sup>lle</sup> Christiane Jeandot, interprète, car je désire avoir un entretien avec Nagel. Pour ne pas attirer l'atten-

tion d'un caporal allemand, qui parle parfaitement notre langue, et qui est au répartiteur pour transmettre sur les Allemands ou sur nous des rapports à la Feldkommandantur (avertissement du sous-officier Nagel). J'aborde M<sup>lle</sup> Jeandot sur le boulevard Béranger, près de la Poste. Le sergent n'est plus là, il vient de sortir. Nous prenons rendez-vous pour 18 heures. À cette heure, le sous-officier n'est pas encore rentré. À tout prix, il faut le voir ce soir, il ne sera peut-être plus là demain.

Je suis un peu inquiet, car il désirait me voir également. A-t-il découvert notre liaison ?

À 19 heures, nous allons à sa rencontre, au restaurant allemand, rue de Clocheville. Ensemble, nous revenons à sa chambre, au central téléphonique, pièce où était installé le central allemand, en face du bureau du contrôleur principal IEM.

Je le supplie d'intervenir une nouvelle fois, pour que l'hôtel des Postes soit encore épargné. Je lui promets en échange, de faire tout ce qui dépendra de moi pour sa sauvegarde, s'il est fait prisonnier. Il me répond qu'il était intervenu plusieurs fois, notamment pour l'enlèvement des trois bombes, puis des deux autres, auprès de ces supérieurs. Je ne puis, dit-il, faire une nouvelle démarche qui semblerait suspecte, d'autant plus que les pétards ne feront pas de gros dégâts. Nous nous quittons. Vers 20 h 30, la station Mirabeau saute.

### **Journée du 29 août**

À l'heure convenue, je vais voir le général de Witkowski qui me donne les nouvelles et les messages à transmettre. J'en donne le résumé à Saint-Symphorien et les renseigne sur la destruction de la station Mirabeau.

Dans l'après-midi, le bruit court que la Poste subira le même sort que la station des câbles entre 19 heures et 20 heures. À 18 h 30, je préviens mon correspondant. Un message important est transmis à « tonton » (Groussaud). Je demande qu'il prévienne d'urgence les agents des lignes, les agents du souterrain, pour qu'ils rétablissent tous les circuits isolés, aux têtes de ligne de Saint-Symphorien : il est indispensable que ce travail soit fait pour faciliter notre tâche et nous retrouver plus rapidement. Mon correspon-

dant m'assure que l'appel sera entendu. Je lui dis : « *Peut-être à demain !* ».

Nous dînons à la cantine des PTT et revenons au central. Il n'y a rien de nouveau. Plus tard, par mesure de précaution, le secteur est coupé. Il faut cependant assurer le service téléphonique jusqu'au dernier moment. Je descends à la salle des machines pour tenir compagnie à l'A.II Greslard. Cet agent met en route le moteur de secours. Je reste longtemps avec lui. Monsieur l'inspecteur Veyrieras doit nous prévenir dès l'arrivée des artificiers. Nous remontons.

On me dit que le sous-officier Nagel et ses soldats viennent de partir. La voiture des artificiers est arrivée, mais je ne les ai pas vus.

Vers 22 heures, deux explosions sourdes et séparées se font entendre. Le sous-répartiteur et le central téléphonique allemand souterrain viennent de sauter.

Abrités, Mauberger et moi, sous le porche, près de la porte d'entrée du domicile du concierge, nous attendons la troisième explosion.

À 22 h 05, la charge contenue dans la chambre de sortie des câbles explose plus fortement ; l'immeuble est secoué assez violemment, on entend le bruit de pierres tombant sur les toits. La sirène de l'Hôtel de Ville se met à fonctionner pendant plusieurs minutes. Nous attendons un instant, puis nous descendons au central allemand et au sous-répartiteur ; une fumée épaisse empêche de bien voir les dégâts. Une forte odeur de poudre prend à la gorge. Les installations allemandes sont complètement détruites. Pour l'immeuble, peu de dégâts, les portes seules sont éclatées.

Enfin, nous remontons, Mauberger et moi, à la salle des fils. L'éclairage de secours est très faible, cependant nous pouvons constater que le répartiteur est intact, les carreaux des fenêtres donnant sur la rue, côté Palais de Justice, sont brisés. Rien n'a souffert dans la salle. L'incendie n'est pas à craindre. Nous redescendons. Les pompiers sont arrivés, l'un d'eux porte le grand drapeau blanc de la Croix-Rouge, exigé par l'autorité allemande pour toute circulation de nuit. Ils visitent les sous-sols. Il n'y a pas de danger.

Nous passons la nuit, Mauberger, Vanhufel et moi au service Technique. La nuit est bonne. Mon plan est établi pour demain. L'équipe Boireau se tiendra prête avec du câble.

## Journée du 30 août

7 heures : fin du couvre-feu. Mauberger m'accompagne. Nous allons immédiatement voir les dégâts à la chambre de sortie des câbles. Les plaques de fermeture ont été projetées à quelques pas. Les pierres, près de l'entrée, sont disjointes, le ciment à l'intérieur est lézardé. La violence de l'explosion a provoqué un déplacement d'air dans la galerie, la plaque de la chambre située au milieu du boulevard Béranger, à 20 m de la Poste, a été soulevée. Elle est retombée à 1 m de l'ouverture. Cette chambre n'a pas souffert.

À première vue, en se penchant dans la chambre de sortie des câbles, on ne remarque rien d'anormal. Les câbles sont intacts. Mauberger descend, allume sa lampe. À l'intérieur, dans la galerie, en s'éloignant du central, sous la voûte, plusieurs câbles sont sectionnés, d'autres sont blessés ou écrasés. La seule sentinelle allemande monte la garde au coin de la kommandantur. Elle nous regarde, impassible, à quelques pas.

Soudain, quelques instants après, une auto s'arrête. Je reconnais le véhicule des artificiers allemands. Quatre soldats, dont un officier, restent dans la voiture. Le sous-officier descend, s'approche et après un rapide examen, s'écrie : « *Kapout ! Kapout !* » en s'accompagnant du geste, remonte vivement ; la voiture s'éloigne aussitôt.

L'attitude du sergent nous a un peu surpris, car il est difficile de voir les dégâts, surtout à une heure matinale, sans descendre dans la chambre. Son examen rapide et son départ précipité prouveraient donc qu'il cachait une partie de la vérité à son supérieur. Était-il de connivence avec le sous-officier Nagel ? Toujours est-il que l'inspecteur du service Technique, M. Veyrieras était présent le 29 au soir lorsque l'artificier, avant d'amorcer, retira deux caisses de l'intérieur de cette chambre.

Nous revenons à la salle des Mesures, Mauberger et moi. Des morceaux de vitre jonchent le plancher métallique du répartiteur. Un grand courant d'air agite les rideaux noirs. Le répartiteur est intact. Je fais l'essai du circuit de Saint-Symphorien au jack de mesure ; il est franchement bouclé.

8 heures : je me rends rue Jehan Fouquet, au magasin des lignes aériennes. Nous nous

sommes croisés en chemin avec M. Boireau. Je reviens au central. La chambre de Nagel est ouverte en présence de M. Dessertines, contrôleur principal IEM. Je demande à M. Boireau : « *Pouvez-vous retrouver le circuit de Tours – Saint-Symphorien 1<sup>er</sup>, position 2-2-27 dans le câble à 448 paires rue Nationale, au coin de la rue Colbert ?* ». Il me répond : « *Je ferai tout ce que vous me demanderez M. Delpy !* ». Pour cela, le travail est délicat, seul un agent du service Souterrain peut s'y reconnaître. Il faut dessouder le manchon, le faire glisser sur le câble et sortir à coup sûr la paire désignée parmi les 448. J'ai confiance, M. Boireau, quoique chef d'équipe des lignes aériennes, est capable de faire ce travail. Il ne manifeste aucune surprise et ne pose pas de question, il comprend l'importance de la tâche que je lui demande d'exécuter.

Nous abandonnons l'idée d'effectuer la sortie rue Colbert, nous sommes trop près des quais qui sont encore occupés par les Allemands. Rue Nationale, un peu plus bas, côté gauche en descendant vers la ville, il y a une autre chambre à environ 30 m avant la rue de la Scellerie. Nous partons examiner les lieux et faire une étude rapide. La question se pose de savoir où conduire cette ligne : le central n'est pas sûr, un câble volant attirerait l'attention, une maison particulière n'est pas indiquée non plus. Nous décidons enfin de la faire aboutir rue du Cygne, n°33, au dépôt du matériel des lignes souterraines. Là, je serai tranquille, tous les agents de ce service sont à Saint-Symphorien. Je demande à M. Boireau de construire d'abord la portion aérienne rue de la Scellerie vers rue du Cygne. Ce travail terminé, il viendra me chercher au central.

9 h 30 : le général de Witkowski est avisé : « *Faites tout votre possible pour que la communication soit rétablie* », me dit-il.

10 h 30 : M. Boireau me reprend au bureau. Nous arrivons dans la zone dangereuse. Déjà, MM. Schell et Poussineau, agents des lignes, descendent dans la chambre, puis M. Boireau. Mon costume civil peut attirer l'attention, je me tiens à l'écart. L'échelle, à mon avis, dépasse trop haut de l'ouverture : elle pourrait les faire repérer, les patrouilles sont nombreuses en ville. Les mitrailleuses ne cessent de tirer. Je crains pour eux. Les balles traçantes passent au-dessus de nos

têtes, parallèlement à la Loire avec un bruit assourdissant. Un long moment après M. Boireau remonte en sueur. Je me dirige vers le magasin, installe un appareil portatif, la magnéto n'offre pas de résistance : la ligne est isolée. Avec un voltmètre, je fais la même constatation. M. Boireau revient à la chambre. J'attends. M. Poussineau, envoyé par son chef d'équipe, me demande d'essayer. Le circuit est toujours isolé. M. Poussineau repart ; il pleut à torrent. J'observe toujours. M. Boireau apparaît. Nous abandonnons. Les ouvriers cachent leurs outils dans les ruines. Je regarde vers le Nord : la distance n'est pourtant pas grande, ils m'attendent là-haut ! Il est 12 h 30, nous partons déjeuner et prenons rendez-vous pour 15 h 30.

Je m'étais endormi, quand M. Boireau vient me prendre : il a étudié la question, il ne veut pas d'échec. Nous avons deux appareils, les essais seront plus rapides. Nous pourrions correspondre de la chambre à mon poste par téléphone. Je me rends rue du Cygne et me mets à l'écoute. La ligne est très silencieuse.

Des minutes longues se passent. J'entends un grésillement, M. Boireau branche son appareil : « *Voulez-vous appeler ?* » me dit-il. Saint-Symphorien observe la consigne, son micro isolé, il écoute avant de parler. J'annonce le mot de convention, on me répond aussitôt. M. Larrouitis est là, sur la ligne désignée. Il m'accueille avec des vivats, des transports de joie. Quelle belle minute !

Nos félicitations vont à M. Boireau. Grâce à ses connaissances techniques, son travail sûr et son courage, cette liaison indispensable a été rétablie. Je cours annoncer la nouvelle au général et au commandant. Ils me remercient chaleureusement. Le général me donne aussitôt les renseignements et suggestions à transmettre. Les Allemands abandonnent petit à petit la ville.

Je reviens au bureau. Mauberger a travaillé sans relâche, tout est en ordre au service des mesures : documents, appareils, cartes sont en place. Tout est propre : les morceaux de verre ont été balayés. Le soir, la fatigue me prend, je m'endors jusqu'au lendemain 9 heures.

### **Journée du 31 août**

Je vais aux nouvelles. Le général et le commandant sont là. Rien de particulier à signa-

ler. On sent que la ville va être libérée sans intervention. Serait-ce la délivrance ?

### **Journée du 1<sup>er</sup> septembre**

7 heures : fin du couvre-feu. J'emprunte la rue Gireaudeau, je ne remarque rien d'anormal. Tout à coup, un jeune homme traverse la rue avec un grand drapeau français sur l'épaule. Mon cœur bat. Je cours, j'ai hâte de savoir. Sur la place de l'hôtel de Ville, les pompiers hissent un petit drapeau au mât du Palais de justice. Quelques personnes sont rassemblées. Il n'y a plus de doute : les Allemands se sont retirés. Vivement, je me dirige vers la rue des Minimes, à la Défense Passive, mais je ne puis trouver le général. Je vais rue du Cygne, je branche mon appareil portatif à la place de l'appareil à batterie centrale. Le circuit est isolé. Mon correspondant observe trop bien les consignes. Il faut attendre 9 h 30 pour communiquer.

Je prends la direction du pont Wilson. Déjà, au moyen de grandes échelles, on passe librement de Saint-Symphorien à Tours. J'approche de la cassure et regarde les câbles avec émotion. Je ne reconnais personne sur l'autre partie du pont. Aller à Saint-Symphorien au bureau FFI, cela demanderait trop de temps. J'attendrai 9 h 30 pour leur parler. Je reviens au central retrouver M. Boireau : la ligne doit être remise d'urgence à la disposition de l'autorité compétente. MM. Cognée et Massina nous suivent avec des appareils. Je présente MM. Mauberger, Boireau et Massina au Général, qui, avec émotion, leur adresse ses félicitations et ses remerciements. Ils répondent qu'ils ont fait leur devoir.

Le chef d'équipe Boireau donne des ordres pour que soit transférée la ligne de la rue du Cygne à la rue des Minimes, à la Défense Passive. Il est 10 heures, la ligne fonctionne. L'agent des installations extérieures Massina me présente au commandant Pasquier des FFI de Saint-Symphorien, puis au chef de groupe M. Gille, représentant le chef militaire des FFI de Tours. Je leur signale que la ligne de Saint-Symphorien aboutit à la Défense Passive. Pour continuer notre tâche, M. Gille nous remet un ordre de mission à Mauberger et à moi, car l'ordre nous est venu de relier le circuit au Grand Commandement, rue des Minimes.

Rue des Minimes, les officiers inspectent les lieux. Pendant ce temps, nous découvrons dans les communs, un standard. Je fais part au Commandant de ce que le circuit de Saint-Symphorien FFI est à sa disposition. Il me demande de le brancher au tableau. À 11 h 30, M. Boireau a terminé, MM. Cognée et Massina installent deux postes en dérivation dans des pièces désignées. Le travail achevé, je me présente au commandant Codet et l'avertit que la liaison avec Saint-Symphorien est en état de fonctionnement ; il est satisfait et me serre la main. Le capitaine Bozon est présent.

Le change aidant, la liaison est restée en bon état. Ce circuit, extrêmement utile pendant l'occupation de la ville, est également devenu indispensable pour les rapports entre Saint-Symphorien FFI et ses postes rattachés, et Tours.

Notre tâche est terminée.

Je me rappelle avec plaisir les noms de ceux qui, de mon côté, n'ont pas hésité à m'aider : M. Boireau, chef d'équipe, qui, malgré le danger, a rétabli la liaison, et ses agents Poussineau et Schell. M. Mauberger, contrôleur, qui m'a secondé. Ce jeune camarade, très dévoué et courageux, m'a apporté une aide indispensable en surveillant la liaison en présence des Allemands. Connaissant les consignes, il me remplaçait quand mes occupations ne me permettaient pas d'entrer en rapport avec Saint-Symphorien. Aux aguets, toujours présent au bureau, il s'est dépensé sans compter. Seul, il a démonté et réinstallé grand nombre d'appareils, et mis à l'abri les documents du service des mesures, afin d'éviter leur destruction possible. Il s'est employé à récupérer la majorité des fiches de référence, cartes géographiques, schémas de l'armée allemande, utiles pour le service, et les a mis en lieu sûr, quelques instants avant l'explosion de la chambre de sortie des câbles.

MM. Allégret, Jamet et Manteau, contrôleurs IEM, M. Cognée, conducteur des travaux, MM. Molisson et Vanhufel, aides IEM qui, dans des moments difficiles, faisaient appel à leurs connaissances techniques ou exerçaient une surveillance dangereuse, tout en conservant le secret absolu sur ce qu'ils avaient vu ou entendu, ont permis pendant l'occupation allemande d'utiliser la ligne de Saint-Symphorien.

Les noms de ceux de Saint-Symphorien : M. Massena, AIE, qui, le premier jour de la rupture des ponts, a pris l'initiative de m'appeler et de me mettre en rapport avec la Résistance. Il a employé ses connaissances professionnelles et son dévouement au service de la Libération.

M. Groussaud, du service des Mesures, qui a pris la direction de tous les agents dont il avait besoin pour réparer rapidement des circuits interrompus par les bombardements. Grâce à sa connaissance parfaite du réseau téléphonique, les localités de Neuillé-Pont-Pierre, Monnaie, Langemerie, Rochecorbon, Sainte-Radegonde, Saint-Cyr ont été reliées au standard de Saint-Symphorien FFI, où déjà la ligne de Tours était mise en service, permettant ainsi de transmettre rapidement des messages à l'armée américaine et aux FFI. Il a exécuté immédiatement les ordres que je transmettais, nous assurant ainsi une plus grande sécurité.

MM. Larrouis, contrôleur, et Rivière, facteur du télégraphe, téléphonistes au standard de Saint-Symphorien, qui m'ont toujours encouragé par leurs bonnes paroles. Ils ont parfaitement compris le rôle qu'ils avaient à tenir en observant rigoureusement, dans le plus grand secret, toutes les consignes à appliquer.

M. Dubourg, agent du service Souterrain, qui a pris l'initiative, dès qu'il eut connaissance de l'existence de la liaison, de couper toutes les lignes allemandes se dirigeant sur Tours, nous assurant ainsi une plus grande sécurité ; M. Leneez qui l'a secondé ; MM. Avoinet et Gillard du même service.

M. Fromonteil, contrôleur principal, qui a apporté son aide, par sa connaissance du réseau et qui s'est employé énergiquement à faire observer le silence, à ceux qui ne savaient pas garder le secret.

MM. Gervais, Lebars et Vallée G., contrôleurs IEM, Vital, Vigne et Desouches qui s'occupaient de l'installation des appareils téléphoniques.

MM. Minot et Philippeau, chauffeurs, Buchoux et Ganiache, chargeurs de Tours-Gare, Aillard, Daniaux, Decourt, Leboucher, Petit et Coudurier qui se sont mis immédiatement au service de M. Grousseau pour le rétablissement des liaisons urgentes.

Sans révéler l'importance militaire des communications téléphoniques ainsi échangées avec Saint-Symphorien, je puis affirmer que les renseignements transmis ont contribué de façon certaine, à permettre aux FFI et aux Américains du Nord de la Loire, de prendre leurs décisions en connaissance de cause, et à éviter tout combat inutile et représailles possibles sur la ville de Tours.

Cette belle tâche qui pouvait être lourde de conséquences, a été réalisée grâce à votre

haute compréhension, Monsieur le Directeur, à la bonne entente, à l'effort constant, au dévouement de tous ceux qui, recrutés dans des catégories différentes du personnel des PTT, se sont mis spontanément à l'œuvre, animés par le même sentiment patriotique.

Tours, le 18 septembre 1944.  
Le contrôleur du service des Mesures,  
Robert Delpy.